

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 62 (1924)
Heft: 36

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



On peut s'abonner au *Conteur Vaudois* jusqu'au 31 décembre 1924 pour **2 fr. 00**

en s'adressant à l'administration
9, Pré-du-Marché, à Lausanne.



ENTRE NOUS, VOISINE...

De quoi aurai-je l'air ?...

De quoi vous auriez l'air, Voisine, si un beau jour, faisant la nique à la mode, vous suiviez vos propres goûts sans égards pour les siens ? Si vous ne portiez pas, pour lui plaire, des manches courtées en hiver et des cols hauts en été, si vous ne faisiez pas ceci — qui vous gêne ou vous déplaît — parce que cela se fait, si, enfin, vous jettiez aux orties les médiocres petites vanités de l'extérieur pour rechercher plutôt la jolie fierté d'avoir su conserver un intérieur, peut-être modeste, mais confortable parce que basé sur le bon sens et en accord avec le budget qui le régit ? De quoi vous auriez l'air, encore, si vous faisiez passer votre santé — et parfois celle de ceux qui vous entourent — avant des apparences inutiles et qui trompent à peine le public auquel vous sacrifiez tant d'heures précieuses et jusqu'à votre bien-être ? De quoi vous auriez l'air... mais, je pense, d'une femme intelligente, d'une femme libre, née dans un pays libre et qui prétend rester telle !

J'ai souvent pour compagne de route une personne de valeur qui pour des raisons d'hygiène, de santé, ne porte que rarement un chapeau, ayant la tête délicate, et toujours des toilettes d'une simplicité presque en désaccord avec sa situation sociale, car elle donne beaucoup et met en pratique des idées sociales très avancées, très élevées. Je n'ai jamais vu un sourire sur son passage ; une estime parfaite l'accueille en quelle circonstance que ce soit. Son indépendance, faite de dignité et de sincérité, me fait envie et je crois, voisine, qu'il y aurait pour nous un effort à faire de ce côté-là, particulièrement en ce temps qui se ressent encore des troubles de la grande guerre et où l'on va facilement d'un extrême à l'autre. Après tant de privations on s'est un peu grisé de facilités, de luxe et de plaisirs. Et, d'autre part, les brebis de nos troupeaux sont moins pressées de se suivre l'une l'autre que nous ne le sommes de nous imiter entre nous. Pourtant nous sommes autant de cœurs et de figures différentes, nous avons chacune des ressources et des aptitudes particulières... Voisine, les vendanges sont proches, que chacune récolte le fruit de la sienne, et le porte au pressoir tout droit et le vin sera bon.

De quoi vous aurez l'air de ne point regarder dans le seillon d'à côté, et de mener votre af-

faire toute seule, sans caquetages ni embarras?... mais d'une bonne vendangeuse... tout simplement ! L'Effeuilleuse.



ON TSACHAO

Ate que la tsasse que vâ recoumeinci. Hardi tsachão ! On va ein oùre dâi mouettâie de tsin, dâi débordenâie de pêtaïru et dâi : « Diabe m'einlêvâi se l'é pas manquâie ! » Et pu, dein lè cabaret, on va ein oùre racontâ de clliôu merâcillo de tsachão. Vo séde que, de co-touma, sâvant bin racontâ et que lè brague lâo cotant pas atant que lo fein lè z'annâie de chêtseresse.

Ion qu'ein savâi contâ et pas pou l'êtâi on certain coo de pê... (M'einlêvâi se vo vu dere de iô l'ire : vo n'âi pas fâyta d'ître tant courieu ! D'ailleu l'è Fridolin que m'a cein subyâ dein l'orolhie. L'è dan onna tota veretâbllia.) Clli coo de pê... (Na, vo lo deri pas) clli coo s'appelâve Cougnedzanlye et l'êtâi tsachão. On coup que bêvassâi quartetta avoué quauque z'ami, lâo de-sâi dinse :

— On iâdzo, à boun'hâora, l'êtê braquâ ao câro d'on bou, ie vâio arrevâ onna lâvra que ve gnâi tot bounameint contre mè. L'âovro mon sat ein lo tegneint d'onna man, et pu de l'autra, ie fasé quemet se voliâvo rapertsî ouie, quemet on sâitâo avoué la manetta de la faux, et quand la bite l'a êtâ bin eimmodâie, adi tegneint mon sat de la man gautse, de la man drâte tserdzo mon pêtaïru et pu... rraou, onna débordounâie... vaitcê la lâvra dein mon sat. Pêsâve veingt-houit lèvre et nâo ceint gramme sein la pi. Adan mè vo peinsâ : « T'a bin meretâ de fêre lè dhi z'hâore ! » Prêgno ma botolhie po bâire onna golâie à glouglou, quand vaitcê on tsâmo (chamois) que m'arreve dessus. Vito on coup de fusi et vaitcê la bite que clliote et que sè fot bas : ma bâla lâi avâi trossa la piauta gautse de derrâi et traves-sâ l'orolhie drâte dâo mimo coup.

— Quemet cein sè pâo-te ? fâ quaucon.

— Faut vo dere que clli tsâmo, tot ein cor-reint, s'êtâi grattâ l'orolhie drâte avoué sa piauta gautse justo âo momeint que ma bâla l'è arrevâie... Adan, à l'avi que mè tserdzivo cllia bite su mè z'épaula, vaitcê on pucheint sanliar (sanglier) qu'arrevâvo du lo coutset dâo créet âo dissime galop. L'âovressâi on mor quemet lo tunnet dâo Simplion et montrâvé dâi deint quemet dâi berle de fochão. Ne fêre na ion ne dou ; mon fusi l'êtâi dêtserdzi, l'eimpougno la botolhie pê lo mandze et pu...

— Et pu, quaise-tê, dzanlyâo ! que fâ ion dâi bêviâo ein lâi eimpougneint lo brê drâi.

Cougnedzanlye s'arrîte onna menute et re-pond :

— T'i onna sêrpeint, se te m'avâi pas rategnâ lo brê, mè rondzâi se ne tyâvo pas oncora clli sanliar avoué lo tyu de ma botolhie !

Marc à Louis.

CE FUT UNE BIEN BELLE FÊTE !

MAINTENANT, c'est décidé, nous n'aurons pas, à Lausanne, le prochain tir fédéral. Faut-il s'en affliger ou s'en féliciter ? On ne sait. Après tout, nous avons le Comptoir. Il est annuel, ça prend moins de place et c'est beaucoup moins bruyant. Contentons-nous de ça.

Mais cette question du Tir fédéral, revenant sur le tapis, nous a fait songer à celui de 1876, le dernier qui ait eu lieu à Lausanne. Voilà tout de suite cinquante ans. Comme le temps passe. Ce fut une bien belle fête ! Nous eûmes le privilège de la voir, même d'y participer un brin. Nous avions quinze ans, alors. Hélas ! où sont-ils nos quinze ans ? Nous étions un petit collègien, oh ! tout petit, petit, car aux exercices de cadets du mercredi après-midi, nous avions tant de peine à marcher au pas qu'on nous plaçait toujours en « file creuse ».

Ah ! ce Tir fédéral de Lausanne a laissé, en général, de bons souvenirs. Louis Ruchonnet en était le président. Dans son discours du jour officiel du Tir fédéral d'Aarau, il y a un mois, M. Chuard, président actuel de la Confédération, en a évoqué le souvenir.

« Je ne sais, chers Confédérés, a-t-il dit, si je me fais illusion, mais il me semble retrouver à ce Tir fédéral de 1924 quelque chose de l'esprit qui animait le premier auquel j'ai assisté, celui de 1876, à Lausanne, que présidait L. Ruchonnet, mon illustre concitoyen vaudois. Et il me sera permis, sans doute, de rappeler à cette occasion à nos confédérés argoviens un souvenir personnel qui me paraît avoir sa place dans cette cérémonie.

» A la journée officielle du Tir fédéral de Lausanne assistait, comme président de la Confédération, votre grand concitoyen, qui fut aussi un des grands magistrats de notre pays, Emile Welti, auquel j'eus l'honneur de serrer la main, présenté par mon père, le colonel J.-L. Chuard, un de ses amis et camarades militaires.

» J'ai entendu son discours à la tribune officielle, et je me souviens des paroles élevées qu'il consacrait aux événements récents, en exprimant à la fois son respect des décisions populaires, et sa tristesse au sujet des plus récentes. Il s'agissait du premier exercice du droit de referendum et du rejet de lois fédérales auquel il avait abouti.

» Aujourd'hui, chers confédérés argoviens, et par le libre jeu de nos institutions, c'est un Vaudois qui vient vous rappeler le nom du grand homme d'Etat que vous avez donné à la Confédération, de celui qui, avec le général Hans Herzog, Argovien lui aussi, chef militaire aimé et respecté de tout un peuple, a préparé l'organisation militaire encore en vigueur aujourd'hui dans ses lignes principales, l'organisation grâce à laquelle, avec l'aide de la Providence divine, l'armée suisse a pu, en quelques jours, couvrir nos frontières et les protéger durant la formidable guerre qui sévissait autour de nous.

» Le président Emile Welti exprimait à Lausanne, en 1876, avec son respect de la volonté populaire, sa tristesse au sujet du résultat négatif, conséquence du premier exercice du referendum, des votations qui se succédèrent après la